C'est une histoire vraie,
mais ce n'est pas tout à fait la vérité.
Plutôt un récit à moitié inventé,
un refrain consolateur
où *ailes* rime avec *embellie*
et *force*, avec *mémoire*.

CHRISTINE EDDIE

Auteure des *Carnets de Douglas*

JE SUIS LÀ

(EXTRAIT)

alto

© Chantal Michel

alto

En librairie le 19 août

ISBN : 978-2-89694-184-1
20,95$ et 13,99$
160 pages

© Gilles Savoie

Christine Eddie est née à Paris quelques semaines avant de prendre un bateau pour le Québec. Elle a passé sa petite enfance à Montréal, grandi en Acadie et eu vingt ans à Québec, où elle vit toujours.

Durant les années 1990, elle a publié une dizaine de nouvelles dans quelques revues littéraires et, en 2002, un conte pour enfants. Son premier roman, *Les carnets de Douglas,* a été finaliste à cinq prix littéraires et en a remporté quatre autres, dont le prix Senghor du premier roman francophone et le prix France-Québec.

En 2011 paraissait *Parapluies*, son deuxième roman.

Pour soixante et onze mille trois cent douze personnes
qui, comme Angèle, s'éclairent de l'intérieur

Vivre est une expérience si étonnante qu'elle laisse peu de place à autre chose.

— Emily Dickinson

Ailes

Les autres croient que mon prénom vient des anges. Ils s'imaginent que ma mère a remisé sa liste sur-le-champ en apercevant mon visage fripé de nouvelle-née. Toi, tu seras mon ange, aurait-elle estimé en m'examinant, elle qui avait déjà baptisé ma sœur en souvenir d'une cueilleuse d'edelweiss. Je ne pense pas qu'elle se soit vraiment dit « Toi, tu seras une cueilleuse d'edelweiss » en regardant Heidi gigoter dans ses bras, mais il est possible que la maternité l'ait rendue sentimentale.

On peut être sentimental et fort. Maman a facilement la larme à l'œil et ça ne l'empêche pas de déplacer des montagnes quand elle décide de se lancer dans un acte de bravoure. Je ne connais pas de femme plus déterminée et, quoi qu'on en dise, je doute qu'elle ait improvisé mon prénom. Neuf mois, ça laisse amplement le temps de réfléchir. J'en ai moi-même fait l'expérience avec mes filles et je peux

garantir que les prénoms de nos enfants sont des morceaux de ciel qu'on remet cent fois sur le métier avant de les tailler sur mesure.

Bref, les autres se trompent. Angèle vient du latin *angelus,* lequel, contrairement aux apparences, tire son origine du grec *eggelos* qui signifie « le messager ». Je suis une messagère et c'est pour ça qu'il y a des ailes à mon prénom. Pour ça aussi que l'auteure et moi, on s'est enfin décidées à écrire ce livre.

Népenthès, lui, n'a fait aucun détour par le latin. Il découle directement du grec comme l'Acropole, la philosophie et l'ouzo. Peut-être aussi la crise économique, quoique je n'aie pas beaucoup de temps à consacrer à l'actualité internationale. Aussi je préfère ne pas me prononcer sur ce dernier point, surtout que je ne suis jamais allée en Grèce autrement que dans mes cours d'histoire et quelques fois au cinéma.

Ce n'est pas l'envie qui manquait. Du temps où j'étais une piétonne tout terrain, rien ne me passionnait davantage que de marcher sur les traces des Anciens. En France, j'ai vu des châteaux et de petites églises romanes dont les vieilles pierres m'exaltaient infiniment plus que le discours condescendant des professeurs de l'Université de Poitiers. Pendant que les autres étudiants prenaient des notes avec une obéissance inquiétante, moi je posais ma main sur le bas-relief du square des Cordeliers en encourageant Jeanne d'Arc à tenir bon devant les vertueux du

Moyen Âge. Népenthès n'était pas encore entré dans ma vie à cette époque. Jeanne d'Arc, oui. Ça n'empêche pas qu'ils se ressemblent un peu tous les deux, si on considère leur détermination à me faire du bien. Jeanne d'Arc est mon mentor personnel et Népenthès, mon meilleur ami.

Si le passé m'intéresse, l'avenir aussi. C'est pour ça que je me lève tôt. Depuis presque quatre ans, pourtant, je tombe plus souvent qu'autrement sur une déception en quittant la nuit. Trop de silence. Trop d'ombres. Pas assez d'effervescence. Ça ne dure pas forcément, mais c'est agaçant, ce défrisement. Les murs crème n'ont pas la couleur que je leur imaginais. La clarté peine à traverser le rideau. Le plafond est plus haut que prévu. Je me réveille ailleurs et j'oublie que c'est chez moi.

Pour éviter de rester sur le mauvais pied, j'ai développé un truc que j'ai emprunté à mes cours de taichi : je me mets en suspens. Comme le chat avant de sauter sur l'étagère du haut. Comme un caillou qui attend la vague pour se déplacer sur le sable. Ce n'est pas donné à tout le monde. J'ai d'ailleurs remarqué qu'il suffit de tout interrompre pour que quelque chose se produise. Une voix. Une odeur. Des pas.

Ce matin-là, par exemple. Tout laissait croire que ce serait une journée comme les autres, routinière et prévisible, avec son lot d'habitudes. Je l'ai entamée sans attentes particulières. Il n'y avait aucune fête à

l'agenda et personne ne m'avait promis de visite de dernière minute. Après ma toilette, j'hésitais encore à faire des projets quand j'ai entendu du ramdam chez madame Bourgeois. Un bruit de dégringolade, des exclamations et un jet de panique qui ont eu l'air de rameuter bien du monde. Ici, les voisins ont le don de retentir. Ils montent parfois le son de leur musique et vocifèrent, possiblement parce qu'ils craignent qu'on ne les remarque pas. Je ne peux pas leur en tenir rigueur, même si le Festival western dès dix heures du matin s'avère rarement mon premier choix.

J'ai tendu l'oreille pour vérifier si des petits pas se pressaient dans le couloir. Je vérifie toujours. Mais non. Rien, à part le tumulte habituel qui annonce un sous-drame, un drame hypothétique ou un vrai drame. Vu son dossier médical, ma voisine ne représente généralement pas un bon présage. Depuis des mois, sa peur de mourir contamine tout mon étage et j'ai vite senti que son angoisse s'apprêtait, encore une fois, à franchir les murs pour atterrir dans ma chambre en lettres majuscules. Il me fallait un rempart, un bouclier, quelque façon musclée de me prémunir. C'est alors que j'ai aperçu la tête de Népenthès dans la fenêtre et son geste du bras qui m'invitait à le suivre. Soulagée, je ne me suis pas fait prier. On a quitté l'immeuble ensemble et couru jusqu'à la plage. Une promenade formidable. Mais je crois que c'était un vrai drame parce que, au moment où on est rentrés, l'ambulance emportait madame Bourgeois.

Sous-drames : mal de dents, tache de vin rouge sur la nappe, évier bouché, jour de pluie, béchamel collée au fond de la casserole, panne d'électricité, virus dans l'ordinateur, vacances reportées, remboursement d'impôt moins important que prévu, rendez-vous chez la gynécologue, bouchon sur l'autoroute, première ride, note salée au restaurant, torticolis, porte-monnaie volé, pantalon trop serré, bière tablette, lunettes mal ajustées, douanier zélé, feu sauvage, insomnie, cochenilles dans les orchidées, Rangers 3, Canadien 0, lait suri, calvitie précoce, crevaison, rhume carabiné, trou dans le seul chandail propre, photo ratée. Tempête dans un verre d'eau.

Drame hypothétique : La clé tourne à vide dans la serrure et tu t'imagines soudain que quelqu'un est entré chez toi durant ton absence, que tu vas trouver la maison sens dessus dessous, les tiroirs ouverts, les coussins éventrés, les meubles renversés. Comme dans un film. Pendant que tu pousses la porte en tremblant, tu cesses de te demander ce qui a été volé et si l'assurance va vous rembourser. Tu songes plutôt que ta famille a pu être mitraillée par un de ces fous qui contaminent les informations télévisées et qu'il y aura du sang partout. C'est impossible, c'est impossible, te répètes-tu lentement alors que tes jambes refusent de bouger et que l'air n'entre plus dans tes poumons. Il te faut une force colossale pour faire les premiers pas. Trente secondes plus tard, tout est à sa place, les enfants sont encore à la

garderie et ton mari n'est pas rentré du travail. L'un de vous deux avait oublié de bien fermer la porte. Tu poses tes sacs d'épicerie sur le comptoir de la cuisine. Le bonheur que tu ressens est absolument prodigieux.

Vrai drame : que mes filles ne sachent pas à quel point je les aime.

Destin

J'aurais pu hériter d'une enfance colérique comme celle de Nora, avec des taloches pour un rien et des bouteilles de gros gin sur le tapis du salon. Ou anémique, comme celle des sœurs McLaughlin avec des sacs de plastique en guise de bottes d'hiver et de la soupe en conserve quinze fois par semaine. Pas du tout. Ce n'est pas pour me vanter, mais j'ai eu droit à une enfance tout ce qu'il y a de plus sympathique, et ce, dès le commencement.

Je suis née en fin d'après-midi, le même jour qu'Anne Hébert à cinquante-huit ans pile-poil près. Maman qui est une grande amoureuse de papa et de la littérature l'ignorait quand elle s'est précipitée à la maternité. Maman s'intéresse davantage au style des écrivains qu'à leur date de naissance, mais moi, avec mes cours d'histoire et tout ça, j'ai toujours eu un faible pour les dates. Le premier août, par exemple. Tout peut survenir un premier août. Le début de la

Première Guerre mondiale comme la fin de la guerre froide, preuve que les contraires s'attirent bel et bien, mais que les jours peuvent se suivre sans se ressembler.

Vingt minutes après notre admission à l'hôpital, je fonçais déjà sur la vie. Pendant ce temps, Anne Hébert qui ne me connaissait pas corrigeait son troisième roman, une histoire étrange, un mélange de violence et de tendresse qui allait désarçonner ses lecteurs. Dans son appartement parisien, elle encerclait de rouge les phrases et les virgules instables de son manuscrit pour les remplacer par du matériel solide. À tout bout de champ, on l'avait interrompue et il lui avait fallu beaucoup de concentration pour reprendre chaque fois le fil. Le téléphone sonnait et on lui souhaitait un bon anniversaire dans le combiné. Le fleuriste lui livrait des bouquets de lisianthus roses et blancs qu'elle ne savait plus où mettre tellement son logement était exigu et aussi parce qu'elle ne possédait que deux vases. Comme on était encore à l'époque des télégrammes, elle avait également déverrouillé sa porte plusieurs fois à un jeune homme qui la saluait poliment en soulevant sa casquette. Au moment précis où ses amis sont venus la surprendre avec du champagne, moi je déboutonnais enfin mes yeux.

Le tout premier regard que j'ai posé sur le monde m'a offert la moustache de papa, le sourire de maman et l'air étonné de ma sœur aînée encore minuscule. À cause du temps estival et de la ventilation en panne, nous avions tous les quatre très

chaud. La fenêtre de la chambre de maman laissait entrer le soleil. Celle d'Anne Hébert, la lueur des réverbères puisque la nuit était tombée sur Paris. Le premier août est une date parfaite pour naître, si on aime la lumière.

Avec ma famille fonctionnelle, j'ai grandi au fond d'une vallée qui sert d'entonnoir à trois pays : le mien, le Québec et les États-Unis. Ma république n'est pas plus étendue que celle de Djibouti, mais elle est vingt-cinq fois moins peuplée, bien que nous n'ayons ni paludisme, ni choléra. Le Québec, lui, est immense et ne parviendra peut-être jamais à devenir un pays, mais je le compte comme tel par affection pour mes amis montréalais. Quant aux États-Unis et leur record mondial de l'omniprésence, nous n'avions qu'à franchir le pont pour les toucher du doigt. Rien de tout ça ne nous dérangeait. La vie filait son petit bonhomme de chemin en sifflotant.

Je ne me rappelle rien de tragique à signaler avant mes douze ans. À douze ans, je suis officiellement devenue myope. Cette année-là, la comète de Halley a traversé le ciel dix jours après la navette spatiale qui a explosé avec la jeune institutrice à l'intérieur, le Canadien de Montréal a gagné la coupe Stanley et Tchernobyl a donné le ton à ce qui deviendrait peu à peu mon époque. Une époque où on ne pourrait plus être sûr de rien. Les centrales nucléaires, mais aussi les viaducs, le soleil, la viande, l'indice Dow Jones, le climat et même l'amour se délesteraient peu

à peu de leur infaillibilité. N'empêche que moi, à douze ans, j'exécutais le grand écart durant mes cours de gymnastique rythmique en m'inquiétant moins de l'état du monde que de savoir si mes nouvelles lunettes resteraient sur mon nez pendant que le ruban serpentait dans les airs. Il y a un âge pour l'engagement social et un autre pour traîner encore un peu dans l'enfance. J'ai traîné avec, dorénavant, des fenêtres devant les yeux.

Les optométristes oublient régulièrement de signaler que la myopie comporte des avantages substantiels. D'une part, des études tout ce qu'il y a de plus documentées ont prouvé une corrélation étroite entre le fait de porter des lunettes à douze ans et un quotient intellectuel au-dessus de la moyenne. D'autre part, puisque le myope voit mieux de près que de loin, il apprend très tôt à scruter les détails. Avec nos lunettes, maman, Heidi et moi observions les petites choses de la vie de la façon la plus intelligente possible. Papa et les garçons nous taquinaient quand nous passions une heure à regarder pousser l'herbe ou travailler les fourmis.

Nous, les myopes, nous avons l'œil à tout. Assez, en tout cas, pour que depuis presque quatre ans, je remarque immédiatement la manière qu'ont les gens de m'aborder. Il y a ceux qui cherchent leurs mots en contemplant leurs chaussettes. Je leur offre un sourire inoubliable pour les encourager à cracher le morceau. Les moins bien dégrossis font la conversation comme si je n'étais pas là et, qu'à cela ne tienne, je les ignore à mon tour. D'autres deviennent

trop bavards, comme Alice Bourgeois, ma voisine, qui a aussi la manie de m'approcher en s'époumonant, le visage trop près du mien parce qu'elle est un peu sourde.

« Allô la belle Angèèèle ! Ah ben, j'espérais assez de te *ouère* ma pitoune, y a *yinque* toi pour être dehors quand c'est qu'i' fait si *frette* ! Ou y a *yinque* toi pour être dehors quand c'est qu'i' mouille à *siaux…* »

Puis, invariablement, il faut qu'elle gâche la sauce avec sa chute habituelle :

« *Astheure,* si c'est pas d'valeur c'qu'i' t'a arrivé ! *Pitché* ! Avoir *aussitant* de misère pis d'être si *smart* ! »

L'idée de corriger le français de madame Bourgeois ne me vient pas à l'esprit, d'autant que son bilan de santé la rend vulnérable à la moindre contrariété. D'après Arthur, elle aurait déjà subi un infarctus, un gros. Samuel et Nora croient que c'est seulement sa pression artérielle qui monte trop haut et, chez les sœurs McLaughlin, on spécule sur un ventricule défectueux. À l'évidence, il semble que ce soit le cœur, ce qui n'est guère surprenant parce que madame Bourgeois veut rarement mal faire et que, la plupart du temps, elle ratisse large en matière de générosité. Il reste que la dernière chose dont j'ai besoin, c'est de sa *pitché*.

Entre le hasard et le destin, je choisis le destin. Même si les voix qui ont poussé Jeanne d'Arc à délaisser sa prairie pour une vocation hors-norme ne m'ont pas fait signe. Même si je n'ai senti aucun doigt impératif pointer vers moi en vue de me confectionner un avenir d'exception. Pas de rêve prémonitoire, pas de signe particulier dans les cartes de madame Raiche. À y regarder de près, c'est pourtant bien le destin qui m'a tranquillement fabriquée et, si je déroule ma vie, je constate que l'écheveau est peut-être pétri de coups de dés, mais que chacun se rattache au précédent.

On débarque, on s'installe sur un banc d'école, on travaille où on peut, on tombe amoureux. Chaque fois, on jette l'ancre. Saint-Basile, Ottawa, Poitiers, Montréal, Campbellton, Moncton, Shédiac. Ainsi résumée, ma vie ressemble à un parcours timide sur la mappemonde, un itinéraire réservé aux amateurs de bornes discrètes. Sept cailloux blancs qui m'ont conduite sur la rue Main de Shédiac.

Si je n'avais pas choisi de quitter la France et l'histoire, qui dit que je ne serais pas, aujourd'hui, présidente de la Ligue des historiens de Poitiers, avec un bureau fermé et un accent méconnaissable qui ferait sourire ma famille ? Ou si Montréal m'avait offert un emploi rémunéré, j'aurais pu devenir Québécoise sans rechigner et peut-être première dame d'une grande bibliothèque. Chaque carrefour, chaque décision à prendre m'a recommencée. Ce qui me trouble, c'est qu'on peut reculer à l'infini. Et si mon arrière-grand-mère n'avait pas rencontré mon arrière-grand-

père ? J'ignore jusqu'où il aurait fallu remonter pour bloquer le tir groupé qui m'a prise pour cible il y a bientôt quatre ans.

> Tir groupé : un des plus grands bonheurs de ta vie + drame hypothétique + sous-drame + vrai drame + vrai drame + vrai drame + vrai drame.

Par moments, tout de même, il faut croire que la vie est une loterie. Pour Alice Bourgeois, il devait rester encore un numéro chanceux parce que l'ambulance nous l'a ramenée après trois jours. Avant qu'elle ne parte en civière, madame Bourgeois utilisait une canne qui lui servait davantage à déplacer de l'air qu'à se balader chez les uns et les autres. Depuis son retour dans notre immeuble, elle s'exerce avec un déambulateur haut de gamme dont elle ne semble pas encore très bien contrôler la direction et je suppose que c'est pour cette raison qu'elle est entrée chez moi sans frapper.

« Angèèèle ! *Quossé* que tu fais chez nous ? »

J'ai essayé de lui expliquer qu'elle s'était trompée de porte, qu'elle tombait mal, que je préférerais qu'elle revienne plus tard, qu'on s'inquiéterait de ne pas la trouver. Elle n'a rien voulu entendre.

« C'est ben correct, ma fille. Tu peux t'en venir *icitte* autant c'est que tu veux. Dis-moi don' comment c'que tu t'arranges avec tes troubles ? »

Je m'en arrangerais mieux, madame Bourgeois, si vous cessiez de me les rappeler. Mais comme je m'apprêtais à lui répondre, elle a garé sa marchette contre le mur et s'est calée lourdement dans le fauteuil gris-bleu pour me raconter son séjour à l'hôpital. Un récit méticuleux qui ne me faisait grâce d'aucun détail. J'ai trouvé le temps long, notamment pendant l'alinéa sur les sondes urinaires et le blocage psychologique que madame Bourgeois entretient à leur sujet. Heureusement, mes parents ont eu la bonne idée de passer me dire bonjour et, peu après, Ghislaine McLaughlin a frappé.

« Alice ! On te cherche partout ! »

J'ai laissé la marchette repartir, la conversation se poursuivre à quatre dans le couloir et la porte se refermer. Le calme a fini par reprendre sa place autour de moi. Sauf dans ma tête.

Comment fais-tu ? me demandent des visages incrédules sans oser le verbaliser. Je fais de mon mieux mais, en toute honnêteté, je dois admettre que j'ai quelques atouts dans ma manche. Mes parents, la fratrie, mes amis, oncles et tantes, cousins, cousines. La grande smala. Sans parler, bien sûr, de mon mari et de mes filles. Au fond, je suis rarement toute seule.

Quelquefois ça ne suffit pas. J'oublie la jeune femme que j'étais avant le tir groupé et le même cauchemar revient me tyranniser : je coule sans pouvoir remonter à la surface, prise de panique. Alors je sors mon arme secrète et la corne de brume se fait entendre presque aussitôt. Toute la garde côtière se précipite à mon secours avec des bouées, des filets, des canots pneumatiques, des câbles, des bonbonnes d'oxygène, des hélicoptères, des fusées de détresse, des plongeurs et, parmi eux, Népenthès qui croit que je ne le reconnais pas parce qu'il s'est déguisé en superbe maître nageur avec son tuba et ses palmes.

Mon arme secrète : le feu qui dort sous ma glace.

Angèle voyage sans bagages. Elle croit au destin et ne tourne pas le dos aux miracles. Personne ne lui veut du mal. Pas depuis qu'un tir groupé d'infortunes l'a prise pour cible. Pas depuis que la vie lui a offert le plus grand des bonheurs pour, peu après, le lui arracher et la jeter sur une île déserte.

Presque quatre ans plus tard, l'île d'Angèle s'est repeuplée. À Shédiac, où elle vit entourée de voisins parfois turbulents et d'une tribu de meneuses de claques, elle compte les heures et apprivoise le mode d'emploi de sa nouvelle existence.

C'est une histoire vraie, mais ce n'est pas tout à fait la vérité. Plutôt un récit à moitié inventé, un refrain consolateur où *ailes* rime avec *embellie* et *force*, avec *mémoire*. La preuve que l'imagination a toujours le dernier mot.